

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Mamie, Lorraine de Bretagne

(1896 / 1990)



Racontée par Marc

Mamie : Camille Le Quellec née Mougeot, mariée, quatre filles et surtout une maison bien tenue ! Cette vieille dame imposait le respect autant dans sa famille que dans son voisinage. Irréprochable du point de vue vestimentaire : chemisier on ne peut mieux repassé, jupe étroitement taillée, silhouette svelte quoique tassée par les ans et souliers toujours comme neufs. Elle portait toujours des bas et je crois n'avoir jamais vu aucun de ses orteils ! Évidemment, elle se coiffait d'un chapeau pour aller faire ses courses.



La dignité était assurément sa valeur première. « Je maintiendrai » était sa devise. Non, elle n'était pas issue de la famille royale des Pays-Bas mais bénéficia d'une éducation manifestement stricte inculquée par ses parents lorrains. « On ne s'exhibe pas en public », avait-elle aussi coutume de dire. Résultat : elle ne faisait la bise que pour dire bonjour et bonsoir et toute marque d'affection à notre égard était à déceler derrière une considération à portée éducative, telle : « Pourquoi sucer son pouce comme un bébé ? » Ou encore : « À prendre trop de sucre, tu auras mal aux dents ! »

Très lettrée, titulaire d'une licence d'allemand, peu attirée par l'art, elle n'acceptait d'entendre de la musique que si c'était du classique. Elle manifestait le plus grand mépris pour les chanteurs « yéyé » et même pour le jazz qui, au grand dam de mon père, lui était inaudible en raison de sonorités qu'elle jugeait bien trop désordonnées. Quant aux « socialo-communistes »...

L'ordre, le rangement, voilà ce qui lui importait au plus haut point.

Mamie fut des décennies durant la rigoureuse intendante des collèges dont son mari fut le principal. En mode privé, même intransigeance si bien que dans sa maison du Val André en Bretagne, je n'ai jamais vu une miette par terre, pas même dans sa cuisine. Jamais de poussière, pas même dans sa cave. Jamais une tâche, pas même sur la nappe. Elle avait d'ailleurs une sous-nappe en plastique qu'elle roulait autour d'un cylindre de sorte que celle-ci ne pût être affectée d'aucun pli.

Étant le seul de ses petits-enfants à être né durant l'été, à moi donc le privilège d'un repas d'anniversaire organisé à son initiative. Sans doute m'était-il accordé ce jour là – grâce à l'appui de ma mère – de bénéficier d'une deuxième part du gâteau à l'abricot cuisiné en mon honneur !

Toute cette rigidité et cette retenue lui permettaient de faire bonne figure en toute circonstance. Mais ceci l'empêchait de gagner ma sympathie. Sa fréquentation relevait pour moi plutôt de la corvée, une nécessité cependant que justifiaient des vacances au bord de la mer toujours très plaisantes.

Qu'est-ce qui un jour pourrait donc nous rapprocher ?

Réponse : la course cycliste !

Non, contrairement à la chanson, ma grand-mère n'a jamais su faire du vélo. Mais elle avait la télévision. Et en juillet, je tenais à suivre le Tour de France. Ainsi c'est donc de mon plein gré qu'à partir de mes huit ans je me plus à la fréquenter quotidiennement deux heures durant ! Je m'installais à sa droite pour suivre l'étape du jour. À elle la beauté des paysages, à moi l'intrigue sportive.

Ma compagnie lui était plaisante jusqu'à l'arrivée des coureurs.



Manque de chance je restais pour « l'après Tour », séquence d'interviews rassemblant les principaux protagonistes d'une étape désormais achevée et que Mamie qualifiait alors d'insupportable « baratin ».

Ma mère lui faisait alors la conversation, ce qui me permettait de bénéficier de la fin du reportage. Sauvé !

Les semaines suivantes, je voyais peu ma grand-mère. À quoi bon ? Puis, fin août, je revenais avec entrain pour suivre les championnats du monde cyclistes. « Du bruit, que du bruit ! » En effet, c'était de la piste et, pour finir, une course sur route en circuit dont elle avait fait le tour avec les coureurs en trente minutes à peine.

Heureusement, il y eut Bernard Hinault. Son « voisin » d'Yffiniac allait devenir mon allié dès lors que le patriotisme de ma grand-mère et sa fierté de Bretonne – désormais depuis longtemps

revendiquée – allaient l’inciter à porter de l’intérêt aux résultats des courses cyclistes, y compris des « classiques » flamandaises ou ardennaises que je pouvais désormais suivre à ses côtés en avril.

De fait, le jour de ses 86 ans qu’elle fêta avec nous à Fresnes, je revins de la course de Ballainvilliers avec ma coupe de premier junior. À la vue de mon trophée, elle m’adressa ses félicitations. Quoi ? Félicité ni pour des résultats scolaires, ni pour un quelconque prix de musique mais pour ma performance dans une course cycliste ? Elle gagna alors ma sympathie.

Au fil de ses dernières années, je constatais avec surprise qu’elle devenait de plus en plus sensible. Plus drôle, plus authentique aussi. De fait, lors d’un repas pris avec elle et ma maman dans la petite maison de Gwenili, elle me raconta sa version de la rencontre avec son mari, mon grand-père. Non, contrairement à la légende, ce ne fut pas le coup de foudre lorsqu’il s’installa dans son compartiment de train à la gare de l’Est.



« Il ne m’a pas aidée à porter ma valise ; je me suis dit : voilà bien un malotru ! » Le voyageur dut ainsi trouver d’autres arguments pour séduire celle qui sur le tard se plut à rétablir la vérité des faits !

Mamie mourut à presque 94 ans au matin de Paris-Roubaix. Je vis là le petit signe d’une complicité acquise en autant de temps qu’il en fallut pour qu’elle soit finalement gravée dans le marbre.

